

Recherches sociographiques



Helen BURGESS et Alma HOUSTON (dir), *Inuit Art, An Anthology*

Céline Saucier

Volume 30, numéro 2, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saucier, C. (1989). Compte rendu de [Helen BURGESS et Alma HOUSTON (dir), *Inuit Art, An Anthology*]. *Recherches sociographiques*, 30(2), 302–305.
<https://doi.org/10.7202/056450ar>

nulle part la trame. Cependant, l'ouvrage rend bien compte de la diversité de vingt-cinq ans d'activité, diversité qui caractérise au premier chef l'existence de la Compagnie, au-delà de la qualité reconnue et rarement démentie de ses présentations, au-delà des missions particulières (éducative, par exemple) par lesquelles ses protagonistes ont toujours souhaité se distinguer.

Sur l'évolution de la troupe sont donnés des indices épars qui pourraient être replacés dans une interprétation cohérente du passé récent du théâtre au Québec. Sous cet angle, la Nouvelle Compagnie a fourni, dès ses premières manifestations, un effort important pour élargir son marché, à une époque où le théâtre n'était pas encore une institution bien assurée. Ces nouveaux débouchés, elle les trouvera chez les adolescents du cours classique, puis, du niveau secondaire : l'activité théâtrale se fait pédagogique. Une fois devint coutume !

L'écllosion du jeune théâtre, qui obtenait succès après succès en parlant du Québec, et le développement d'une dramaturgie de chez-nous, en rupture avec les classiques et les métropoles, engageront le répertoire de la Compagnie dans une transformation rapide et néanmoins durable. Elle continue à produire les grandes œuvres, quitte à les comprimer pour une jeunesse de plus en plus étrangère aux raffinements de la langue, sinon de l'alexandrin, et à la fois encourage les formes nouvelles d'expression, quitte à affronter parfois la censure des commissaires d'école (effet un peu étonnant de la démocratie scolaire). Elle trempe même dans le mouvement de type hollywoodien, marque de réussite et d'internationalisation à l'ère du libre-échange, en mettant de l'avant le « théâtre-clip », digne rejeton du virage technologique. Au milieu de la production télévisée et en salle, entre les théâtres d'été, parmi les théâtres *institutionnels*, ses pairs, la Nouvelle Compagnie s'est forgé une solide réputation.

L'ouvrage porte, lui aussi, la marque de son temps. Il y a vingt-cinq ans, on aurait commandé une chronologie à un historien du théâtre. Au tournant des années 1980, « la pensée est devenue moins continue [...] on procède de plus en plus par éclairs (par *flashes* comme on dit) ». (P. 47.) Et ainsi a-t-on rassemblé, inégales mais émouvantes contributions, quelques vifs échos et plusieurs instantanés évocateurs d'hier et d'aujourd'hui. Comme au théâtre, on en retiendra des émotions et quelques images.

Gérard DUHAIME

*Département de nutrition humaine et de consommation,
Université Laval.*

Helen BURGESS et Alma HOUSTON (dirs), *Inuit Art. An Anthology*, Winnipeg, Watson et Dwyer Publishing, 1988, 128 p.

Le dilemme que nous pose ce livre se résume à épiloguer, ou sur la qualité et l'intelligence des textes, ou sur leur réunion et plus encore sur le titre. Dès les premières pages, autant l'avouer et prévenir le lecteur rigoureux, on s'égare. Celui qui est pressé, celui qui manque de curiosité vive, y trouvera son compte. D'autres auront un certain

agrément à feuilleter des pages connues de ce recueil arc-bouté sur des récits historiques où monte un rien de nostalgie émouvante. Car on y trouve des rappels de ce passé récent qui s'amenuise au contact des communications nouvelles et rapides.

Mais, lorsqu'on veut rendre compte du parcours de cette époque qui commence avec l'arrivage au Sud des pièces d'art inuit et qui se poursuit avec la consécration d'artistes nordiques par des galeries d'art et des publications prestigieuses, il se trouve qu'on ait tendance à arrondir trop facilement les angles. Ce qui revient à dire que Burgess, éditrice du *Beaver*, et Houston n'ont sélectionné que des souvenirs reconnus parus dans *The Beaver* de 1972 à 1984, en y ajoutant deux récents articles de Marybelle MYERS et de Jean BLODGETT. En outre, le contenu de l'article de Mary CRAIG complétant l'ensemble était connu dans les catalogues de gravures du Nouveau-Québec. Cette constatation, bien énoncée dans l'introduction, ne peut être reprochée aux conceptrices de l'ouvrage. Mais ce faisant, elles négligent autant de faits, de lieux, d'artistes et d'événements situés en dehors de leur champ d'intérêt. C'est ici que le titre *Inuit Art* se trouve à transgresser le contenu par son sous-titre *An Anthology*. Nous devrions nous attendre à un recueil de morceaux choisis ou encore aux plus brillantes pages dignes d'y figurer. Mais je crois que les lecteurs se situeront à deux paliers : les uns, néophytes, espérant effectuer un survol de connaissances déjà compilées et les autres, nostalgiques, touchés de relire ces textes réédités. De toute évidence, il s'agit d'écrits dont même la grande qualité, ma foi, ne justifie toutefois pas le titre d'anthologie.

Quant à la méthode choisie, elle est vivante. En plus de l'introduction par Alma Houston qui révèle bien les faits saillants de l'évolution de l'art des Inuit, quatorze articles sont centrés sur un matériau, un artiste, un village, un épisode ou une technique. Cette facture nous invite à un voyage éclair depuis la préhistoire jusqu'aux plus récentes œuvres des années quatre-vingt. Chaque article est illustré de photographies d'artistes, de pièces d'art : façon fort habile d'attirer l'attention par l'image. Elle donne des repères visuels à des textes qui présentent souvent des soubresauts. Ainsi, on passe allègrement de la préhistoire à l'histoire, de l'os de baleine à l'artiste Parr, du christianisme aux murales de Lac-Baker, de la conservation des œuvres graphiques aux premières impressions de gravures du Nord. Il est dans ce livre une liberté d'allure qui lui donne un air du bon vieux temps. Comme le souligne Houston, « Nous avons appris cette histoire par la lecture, la tradition orale ou, pour les plus anciens dont je suis, par la présence. [...] Nous étions impliqués, enthousiasmés, excités ! » La ferveur est communicative et donne le ton à l'ouvrage. Mais ce n'est pas assez pour qui cherche une autre parole, une autre conversation sur les fondements, l'évolution et le devenir de cet art nordique. Il ne m'apparaît pas que cette publication apporte des fruits nouveaux aux spécialistes ou aux amateurs avertis d'art inuit.

Il n'est pas moins réconfortant, toutefois, de lire l'article de Robert MCGHEE qui brosse un portrait éloquent des déplacements et des pièces archéologiques des populations paléolithiques (dorsétiennes ou thuléennes). Ce chapitre, qui fait appel à un savoir ne s'appropriant que sur le terrain, le met au rang des textes de référence pour sa rigueur scientifique.

C'est à propos que Jean BLODGETT souligne les faiblesses de la recherche pour la connaissance de la période 1700–1948. Elle signale ici quelques objets sculptés, surtout en ivoire, qui portent des traits d'acculturation. Dans un autre article sur l'os de baleine, elle

approfondit son sujet avec un souci du détail évident. On retiendra l'attrait de ce matériau pour certains artistes à cause de sa couleur, de sa porosité, de ses dimensions, de son identification au territoire nordique. Ce matériau est très considéré, d'autant plus qu'il est interdit d'exportation dans le double but de sauvegarder ces mammifères marins et les sites archéologiques.

Terry RYAN présente un petit homme boiteux qui se révéla être un artiste de grand renom, Parr. Huit illustrations complètent le portrait qui, de 1960 à 1969, fait revivre la rencontre de l'auteur avec cet Inuk hors du commun.

Dans un article inédit, BLODGETT laisse parler l'artiste Osuitok Ipeelee : il se présente, il s'explique. Il relate des faits depuis ses premières expériences artistiques à Cap-Dorset, dont une sculpture de la reine Élisabeth II offerte à la souveraine à l'occasion de sa visite au Canada en 1959, et il manifeste son grand intérêt à diversifier sa production. C'est une rétrospective agréable, fort bien menée. Elle se lit à la manière d'un roman. On dévore cette authentique « histoire de vie artistique » d'un trait. Cette transparence est une denrée rare dans nos ouvrages scientifiques !

Mary CRAIG explique l'apport économique important de la gravure de Cap-Dorset. Cet aspect plus commercial de la production artistique s'accompagne d'un court historique sur la mise en marché et sur la sélection des pièces pour la constitution d'une collection. Aux méandres du texte, se dévoilent les diverses facettes de cette production.

Marybelle MYERS, par son article inédit de 1984, nous présente deux artistes, les frères Matiusi et Nataraaluk Ivaituk, d'Ivujivik. Son approche anthropologique nous fait entrer dans l'univers de ces Inuit lors de la conception de leurs œuvres, de l'ébauche jusqu'à leur achèvement. Au contact plus intime de ces artisans dans leur vie quotidienne, nous nous rapprochons de leurs sources d'inspiration. Moults détails de leurs carrières nous font comprendre qu'ils ne travaillent plus la pierre pour y trouver un moyen de subsistance mais par goût de l'art. Des représentations photographiques originales illustrent la particularité sculpturale de ces artistes du Nouveau-Québec.

Dans un autre texte, MYERS récidive avec un artiste à la forte individualité : c'est Josie Papialook et son « réalisme décoratif ». Son œuvre humoristique est montrée par onze illustrations, et la saveur de ses propos en séduira plus d'un !

BLODGETT revient en s'intéressant aux liens entre l'art inuit et le christianisme. Elle fait une analyse descriptive des pièces relatives à la religion davantage qu'une narration rigoureuse des faits entourant ce genre de commandes. L'intérêt du sujet mériterait un développement plus soutenu dans le rapport privilégié qui émerge entre les croyances traditionnelles et les objets pieux inspirés des rites chrétiens.

Avec son article concernant les « Murales de Lac-Baker », Sheila BUTLER, par une approche historique, décrit à la trace les origines des œuvres de ce village des Territoires-du-Nord-Ouest et documente l'utilisation des matières textiles.

L'ouvrage tout d'un coup dérape avec un virage inattendu sur la question de la conservation des œuvres graphiques (dessins, gravures ou pochoirs). Ce texte de CRAIG de 1975, bien que récemment révisé, ne trouve pas vraiment sa place dans le recueil, à moins qu'il n'ait aussi englobé la conservation et la restauration d'autres matériaux habituellement utilisés par les Inuit (pierre, os, fibres textiles, etc.).

Par contre, la narration d'une expérience de vie familiale à Lac-Baker, alors que se produisit la première collection de gravures en 1961, rallume l'intérêt. BUTLER donne, encore ici, sa touche personnelle, en décrivant l'atmosphère de cette communauté. C'est, bien sûr, la vie de la famille de ses homonymes et leur travail qui prennent la vedette plutôt que l'implication et la participation des autochtones.

Charlotte et Edward LINGREEN, dans un article de 1981, justifient un type d'œuvres produites à Pangnirtung, la tapisserie de haute lisse. On décrit la technique et on apprécie les qualités propres à ces tissus, ce qui prouve la variété de la production artistique contemporaine des Inuit et la démonstration de leurs habiletés multiples.

Le dernier morceau, fort habilement intitulé « Réflexions sur l'art inuit », nous réjouissait. Nous entrevoyions un discours nourri, aligné sur les plus récentes évolutions de cet art. Nous nous sommes vite rendu compte qu'il s'agissait de considérations sur le commerce de l'art à Vancouver. Un autre titre, ici de Betty BELL, qui nous confond.

Quel est donc le bilan de ce périple nordique? Comme les vieux films qui nous fascinent et que nous aimons tant, mais qui parfois sautent en escamotant quelques images, ce livre fait un clin d'œil à des souvenirs nombreux et dans l'ensemble bien rapportés. Ils ont déjà la saveur du temps passé. Cet ouvrage n'apporte pas matière à discussion. Il faut néanmoins rendre justice aux concepteurs de cet ouvrage et aux témoins d'une époque qui doucement s'estompe de nos mémoires. Le livre y trouve sa justification! Ce recueil rend hommage, par des mots, des illustrations de pièces et des photographies éloquentes, aux artistes inuit et à leurs œuvres qui, quarante ans plus tard, sont encore source de réflexions.

Céline SAUCIER

*Musée de la civilisation,
Québec.*

Maurice LEMIRE (dir.), Pierrette DIONNE et Michel LORD, *Le poids des politiques. Livres, lecture et littérature*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, 192 p.

Ce travail collectif examine divers aspects de l'intervention de l'État québécois dans le champ de la littérature. Dans son texte de présentation, l'un des meilleurs de l'ouvrage, Lemire s'interroge en particulier sur les « effets secondaires » de ces actions. Relativisant notamment la justification habituelle par l'exiguïté du marché, il signale que c'est précisément le gouvernement par ses mesures qui « stimule l'effet de rareté et l'effet de rareté qui entraîne l'intervention de l'État » (p. 17) : ce seraient surtout l'aide à la création qui produirait « les effets secondaires indésirables, ceux qui portent l'artiste ou l'écrivain à se couper de son public pour rechercher plus d'effet de distinction ». D'où le vœu d'une « démocratisation des jurys pour qu'ils ne deviennent pas l'affaire d'une école ou d'une chapelle » : « des comités plus diversifiés pourraient tenir à la fois compte des exigences de la création et de la sanction d'un public averti ». (P. 20.)